

SELECTION OFFICIELLE - FESTIVAL DE CANNES 1957

DON QUICHOTTE

UN FILM DE GRIGORI KOZINTSEV



D'après le chef-d'œuvre de la littérature
« DON QUICHOTTE DE LA MANCHE » de MIGUEL DE CERVANTÈS

SORTIE LE 12 JUILLET 2006

RÉÉDITION EN COPIE NEUVE

Durée : 1h40 – URSS – 1957 - Couleur

DISTRIBUTION

Films Sans Frontières
70, bd Sébastopol – 75003 Paris
Tel : 01 42 77 01 24 - Fax : 01 42 77 42 66
fsf.distrib@free.fr

PRESSE

Vanessa Jerrom, Vanessa Fröchen, Claire Vorger
11, rue du Marché St Honoré – 75001 Paris
Tel : 01 42 97 42 47 – Fax : 01 42 97 40 61
vanessajerrom@wanadoo.fr

SYNOPSIS



Don Quichotte, gentilhomme sans fortune, est si passionné par les romans de chevalerie qu'il ne parvient plus à distinguer la réalité de l'imaginaire. S'identifiant aux héros, il veut lui aussi délivrer les opprimés, châtier les traîtres et faire le bien. Il décide alors de devenir à son tour un chevalier errant et de parcourir l'Espagne sur son cheval, Rossinante, et vêtu d'une armure, abandonnée depuis longtemps dans son grenier. En compagnie de son écuyer Sancho Pança, l'idéaliste s'en va alors courir les aventures, avec un regard qui transforme tout ce qui l'entoure.

Pris pour fou par ceux qu'il rencontre, Don Quichotte croit que les auberges ordinaires sont des châteaux enchantés et les filles de paysans de belles princesses. Il prend les moulins à vent pour des tyrans géants envoyés par de méchants magiciens et Dulcinée, la dame de ses pensées n'est autre qu'une paysanne usée à la tâche. Les deux compères ont beaucoup d'aventures, souvent provoquant plus de dégâts que de bienfaits malgré leurs nobles intentions. Don Quichotte est raillé par tous mais continue jusqu'au bout sa recherche de la perfection.



DON QUICHOTTE - LE FILM

Fiche artistique

Nikolaï Tcherkassov
Youri Toloubeiev
Olga Vikland
Svetlana Grigorieva
Vassili Maksimov
Viktor Kolpakov
Lioudmila Kassianova
Gueorgui Vitsine
Serafima Birman
Lidia Vertinskaïa
Bruno Freëndlikh

Don Quichotte
Sancho Pança
Dulcinée / la paysanne
La nièce
Le prêtre
Le barbier
Al Donsa
Carrasco
L'économe
La duchesse
Le duc



Nikolaï Tcherkassov est né le 27 juillet 1903 à Saint-Pétersbourg. Dès son enfance il se passionne pour la musique et le théâtre lyrique. Il suit des cours de mime et des cours à l'Institut des Arts scéniques dont il est diplômé en 1926. De 1926 à 1929 Nikolaï Tcherkassov est acteur au théâtre Tiouz de Leningrad puis fait du music-hall à Moscou et à Leningrad.

Il débute à l'écran dans *Le poète et le tsar* en 1927. Le premier film qui l'ait rendu célèbre est *Le Député de la Baltique* (1936/37). C'est vraisemblablement dans *Ivan le*

Terrible d'Eisenstein que Nikolaï Tcherkassov montre le mieux l'immensité de son talent. Il réalise la prouesse de représenter Ivan le Terrible à 16 étapes de sa vie depuis le couronnement (où Ivan n'a que 17 ans) jusqu'à l'âge de 53 ans. Regard perçant et voix sonore, il traduit parfaitement l'autorité du tsar. Par le même regard, devenu inquiet et interrogateur, et avec une voix devenue hésitante, Nikolaï Tcherkassov sait nous communiquer l'angoisse du prince devant la solitude.

A partir de 1938, Nikolaï Tcherkassov est député du Soviet suprême et membre du parti communiste à partir de 1940. Il est Artiste du peuple de l'URSS à partir de 1947 et gagne 5 fois le prix d'État de l'URSS.

Fiche technique

Réalisateur
Scénariste

Grigori Kozintsev
Yevgeni Shwartz
d'après le roman de Miguel de Cervantès

Production
Image

Lenfilm
Andreï Moskvine
Apollinari Doudko

Décors

Ionas Gritsiouss
Evgueni Eneï
Natan Altman

Musique

Kara Karaev
Son Ilia Volk

URSS / 1957 / 100 minutes / couleur

BIOGRAPHIE DE GRIGORI KOZINTSEV – LE REALISATEUR



Une jeunesse marquée par le théâtre

Grigori Kozintsev est né en 1905 à Kiev, en Ukraine, qui faisait alors partie de l'empire russe. Il devient apprenti décorateur dès l'âge de 14 ans, puis part pour Leningrad dès 1920. Inscrit à l'Académie des Beaux-Arts, il y suit des cours de peinture et se lie d'amitié avec Leonid Trauberg, avec lequel il fonde en 1921 la FEKS (Fabrique de l'acteur excentrique), un ensemble de théâtre expérimental qui préconise pour les acteurs un mode d'interprétation inspiré de celui du cirque, du cabaret et du music-hall. Ils font ainsi la mise en scène théâtrale de *l'Hyménée* de Gogol, associant cirque, cabaret et cinéma.

La première période : les années de collaboration avec Leonid Trauberg

Quelques années plus tard, Kozintsev et Trauberg s'orientent vers la production cinématographique et tournent en 1924 leur premier film, *Les Aventures d'Octobrine*, suivi jusqu'en 1946 de nombreuses autres œuvres en coréalisation.

Les Aventures d'Octobrine est une comédie d'agit-prop où ils dénoncent la cupidité des capitalistes occidentaux qui exigent des paysans et ouvriers le remboursement des dettes tsaristes. Les comédies « excentriques » laissent progressivement place à des œuvres plus graves où s'expriment des préoccupations sociales, liées aux bouleversements de l'histoire. Le réalisme et la réalité soviétique contemporaine prennent alors le pas. Leur collaboration atteindra des sommets avec la trilogie des *Maxime* (1935-1939), pour laquelle ils reçoivent le Prix Staline en 1941. Le personnage principal, prolétaire révolutionnaire, est un combattant exemplaire avant, pendant, et après la révolution d'Octobre. Ce film, en tant que pure propagande soviétique et menace à l'ordre social américain, sera censuré aux Etats-Unis.

Cependant, comme beaucoup d'autres artistes, Kozintsev et Trauberg sont en butte aux répressions politiques, depuis le milieu des années 40. Ainsi, le film *Des gens simples* (1945), qui évoque la dureté des conditions de vie du front intérieur sera interdit jusqu'en 1956. Ce film sera le dernier de leur longue collaboration ; Kozintsev et Trauberg se séparent alors définitivement.

La seconde période : retour au théâtre avec des adaptations filmées

Seul, Kozintsev réalise des biographies filmées, puis revient au théâtre. Sa carrière de cinéaste repart au moment du « dégel ». *Don Quichotte* (1957), ainsi que *Hamlet* (1964) et le *Roi Lear* (1971) lui vaudront l'admiration internationale. Grigori Kozintsev meurt le 11 mai 1973 à Leningrad (Saint-Petersbourg) ; il a alors 68 ans.

CRITIQUES DU FILM

Présenté avec un réel succès au Festival de Cannes en 1957, ce film de Grigori Kozintsev aura attendu longtemps sa sortie sur un écran parisien (1). Mais pas plus que son sujet, il n'a vieilli. Bien au contraire « DON QUICHOTTE » à l'écran, c'est une gageure difficile à tenir. Dans l'œuvre de Cervantès, l'anecdote s'étale longuement et se répand en de nombreux détours et méandres. Au cinéma, où le temps et l'action restent limités, il faut réduire l'un et l'autre. Kozintsev a donc socifié une bonne partie de l'intrigue, au bénéfice de la clarté : afin de mieux dégager la pensée de l'auteur espagnol.

Et c'est une incontestable réussite, le plus beau des DON QUICHOTTE filmés. Loin de la sécheresse glacée du film de Pabst, tourné en 1934, en Haute-Provence avec Chaliapine, plus éloigné encore des versions muettes d'avant et d'après la première guerre mondiale (notamment le film danois de Lauritzen avec « Doublepatte et Patachon ») le film de Kozintsev est celui d'un penseur, et d'un grand artiste.

C'est un cri de récolte, de colère, une recherche constante de la dignité humaine en lutte contre les forces qui cherchent à l'abaisser. L'interprétation de Nicolas Tcherkassov, inoubliable chevalier à la Triste Figure, et celle, cocasse mais humaine de Y. Toloubeev, en Sancho Pança, ajoutent beaucoup à cette réussite. Et les paysages de Crimée, photographiés par Moskvine, ont la dureté brûlante des plateaux espagnols.

Samuel Lachize
L'HUMANITE – 11/12/1965

Dans quel état j'erre ?

Immensément long, fantastiquement maigre, semblant sortir d'une icône, ce « chevalier à la triste figure » made in URSS caracole dans les somptueux déserts de Crimée comme dans autant de paysages intérieurs. Un périple initiatique.

Lui, l'acteur, c'est Nikolai Tcherkassov, l'Ivan le Terrible et Alexandre Nevski d'Eisenstein. Il est magnifique de solitude et de sobriété. Il bouge à peine et il est aérien. Son visage est lointain et il nous murmure ses espoirs impossibles.

Dans cette version épurée, raccourcie, de Cervantès, le cinéaste Kozintsev a le mérite de la clarté. Il filme avec une lumineuse simplicité. Grand adaptateur de Shakespeare au cinéma, il a trouvé ici un climat curieusement intimiste, plein d'un pessimisme résigné.

Comme si, en 1957, après Staline, il ne croyait plus lui-même au bonheur possible.

Fabienne Pascaud
TELERAMA n°1875 – 18/12/1985

Tout dans ce DON QUICHOTTE soviétique pourrait paraître faux, et l'âge qu'avoue le film – il date tout de même de 1957- pourrait encore accuser davantage ses aspects fabriqués : paysages d'Espagne restitués en Crimée, décors à la façon du Théâtre, silhouettes composées sans crainte de l'excès... Pourtant, il arrive que, parfaitement maîtrisé comme ici, l'artifice puisse faire jaillir la plus haute vérité.

Dans ce DON QUICHOTTE, tout de l'œuvre de Cervantès s'entend clairement. Note après note, se dessine un portrait merveilleusement juste du héros hidalgo : en vieil imbécile persuadé que la justice existe encore, en fou à lier qui ne veut pas se laisser lier. L'opposition dans laquelle il se trouve, face aux blasés et aux dégoutés de la cour, est, de même, montré avec la netteté d'un théâtre d'ombres. Pour ces scènes centrales et aussi le premier plan où apparaît le Quichotte, grande bringue déglinguée sur le faite du mur, et qu'on n'avait pas vu depuis 1965, mérite la plus grande admiration.

Jean Lebrun
LA CROIX – 19/12/1985

Il faut profondément regretter que le DON QUICHOTTE de Kozintsev ait été oublié par le jury et (ce qui est pis encore), incompris par la majorité de la critique. Le film est pourtant une des plus grandes réussites du cinéma soviétique depuis ces dernières années, et il surpasse de très loin le film que Cervantès inspira jadis à Pabst.

« J'ai choisi l'écran panoramique pour mieux exprimer la solitude de mes deux héros dans un monde hostile » a déclaré Kozintsev. Sa mise en scène est exemplaire. Chacune des séquences possède son style et sa couleur. Ses deux plus grandes réussites sont ses paysages, et la mystification de Don Quichotte par le duc et sa cour.

Sur les hauts plateaux de Crimée, Kozintsev a su trouver les vastes étendues sèches et pierreuses de la Vieille Castille. Le réalisateur n'a jamais visité l'Espagne. Mais il a vécu, pour son film, dans la familiarité quotidienne des Espagnols républicains exilés depuis vingt ans en URSS. Il avait près de lui le grand peintre et sculpteur Alberto (ami de Bunuel, de Garcia Lorca, d'Alberti). Il avait aussi trente ou quarante hommes et femmes qui lui servent moins de figurants que de contrôle permanent pour vérifier quotidiennement l'authenticité des gestes, des paysages, des décors. Le réalisateur choisit comme références artistiques Daumier (non Doré) et surtout Picasso. « Durant tout ce film, dit-il, le dessein que publièrent les Lettres françaises fut au mur, devant moi, comme la formule algébrique qui devait inspirer mon œuvre ».

L'œuvre de Cervantès, on peut en donner dix ou vingt interprétations, toutes valables. Pour Kozintsev, les mythes de la chevalerie sont rejetés au second plan : Sancho et Don Quichotte sont plus complémentaires que contradictoires. Le « Chevalier à la triste figure » qu'a exemplairement créé Tcherkassov est bon, direct, presque élégiaque. Il est emporté par, la violence obstinée de son idéal, mais une douceur patiente l'imprègne.

Le conflit de Don Quichotte avec la société de son temps atteint son paroxysme dans les épisodes chez le duc. Ils sont prodigieux les partis de traiter ces scènes en noir et blanc, dans un style inspiré par Velasquez, mais encore plus de donner un ton chuchotant, sinistre, blafard aux

mystifications dont est victime est le chevalier. La réussite est ici parfaite, et l'art de Kozintsev suprême.

Le scénario a enfin réussi à ne pas schématiser l'épopée de Cervantès. Tout l'essentiel de ses épisodes et de son esprit y est conservé. Je connais peu d'œuvres cinématographiques qui font autant réfléchir et penser, qui enrichissent mieux l'esprit par la poésie et par l'action. Je crois au succès populaire d'une œuvre de la plus grande beauté et profondeur. Elle aurait mérité à Cannes, de la part de la critique, un élémentaire effort de compréhension. Le rythme, qui est lent, a surpris beaucoup. Voulaient-ils qu'une épopée humaniste fût menée à la cadence d'une comédie légère américaine.

LETTRES FRANÇAISES – 22/05/1957

FILMOGRAPHIE DE GRIGORI KOZINTSEV

Première période : co-réalisations avec Léonid Trauberg		
1924	<i>Les aventures d'Octobrine</i>	<i>Пожождения Октябрины</i>
1925	<i>Michka contre Youdenitch</i>	
1926	<i>La Roue du diable</i>	<i>Чертово колесо</i>
1926	<i>Le Manteau</i>	<i>Шинель</i>
1927	<i>Le Petit Frère</i>	
1927	<i>SVD/ l'Union pour la grande cause</i>	<i>Союз великого дела</i>
1929	<i>La Nouvelle Babylone</i>	<i>Новый Вавилон</i>
1931	<i>Seule</i>	<i>Одна</i>
1935	<i>La Jeunesse de Maxime</i>	<i>Юность Максима</i>
1937	<i>Le Retour de Maxime</i>	<i>Возвращение Максима</i>
1939	<i>Maxime à Vyborg</i>	<i>Выборгская сторона</i>
1941	<i>Rencontre avec Maxime</i>	
1941	<i>Incident au bureau du télégraphe</i>	
1943	<i>Nos jeunes filles</i>	<i>Наши девушки</i>
1943	<i>Le Jeune Fritz</i>	<i>Юный Фриц</i>
1945	<i>Des gens ordinaires</i>	<i>Простые люди</i>
<i>Dernier film avec Leonid Trauberg, « Des gens ordinaires » est interdit jusqu'en 1956</i>		
Seconde période : Le temps des biographies et des adaptations littéraires		
1947	<i>Pirogov</i>	<i>Пирогов</i>
1951	<i>Belinski</i>	<i>Белинский</i>
1957	<i>Don Quichotte</i>	<i>Дон Кихот</i>
1964	<i>Hamlet</i>	<i>Гамлет</i>
1970	<i>Le Roi Lear</i>	<i>Король Лир</i>



Grigori Kozintsev et Leonid Trauberg

MIGUEL DE CERVANTÈS (1547-1616)



Miguel de Cervantès



La bataille de Lépante
par Véronèse

Miguel de Cervantès est né en 1547 à Alcalá de Henares en Espagne. Le père de Cervantès est un modeste chirurgien, à la tête d'une famille nombreuse. Sa famille se déplace souvent, en particulier entre Valladolid et Madrid, les deux lieux de pouvoir de l'époque. Cervantès fait des études auprès d'un maître, disciple d'Érasme, avant de partir à Rome avec le cardinal Acquaviva. L'année suivante (1570), après avoir obtenu confirmation de ses titres de noblesse, Cervantès s'engage comme soldat dans les troupes pontificales commandées par Colonna pour lutter contre les turcs. En 1571, soldat aux ordres de Don Juan d'Autriche, il participe à la bataille de Lépante. Il y perd l'usage de sa main gauche, ce qui lui vaut plus tard le surnom de "manchot de Lépante". Lors de son retour en Espagne, il est fait prisonnier par des corsaires turcs d'Alger. Il y passe 5 ans avant que sa rançon ne soit payée. De retour en Espagne, Cervantès abandonne le métier des armes. Il se marie avec Catherine de Salazar et se met surtout à écrire, notamment des comédies où il fait référence à son expérience de soldat et de bagnard. En 1585, il publie son premier roman, *La Galatée*, une oeuvre pastorale qui connaît un certain succès. À partir de 1587, il est intendant pour l'Invincible Armada et s'établit à Séville. Il est ensuite percepteur des finances. En 1597, il est emprisonné suite à la faillite de la banque où il déposait les fonds collectés. C'est là qu'il imagine le personnage de Don Quichotte de la Manche. En 1605, il publie la première partie de son oeuvre majeure : *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*. Le succès est immédiat. En quelques années, les traductions vont propager l'enthousiasme espagnol dans les autres pays d'Europe. La seconde partie du livre paraît en 1615, un an avant sa mort à Madrid. L'influence de Cervantès sur la littérature espagnole est telle que l'on parle de l'espagnol comme "la langue de Cervantès".

BIBLIOGRAPHIE

- La Galathée* (1585). Roman pastoral.
- L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*(1605-1615).
- Nouvelles exemplaires* (1613).
- Voyage au Parnasse* (1614). Long poème satyrique
- Numancia* (1614).
- Comédies et intermèdes* (1615).
- Travaux de Persilès et Sigismonde* (1616)

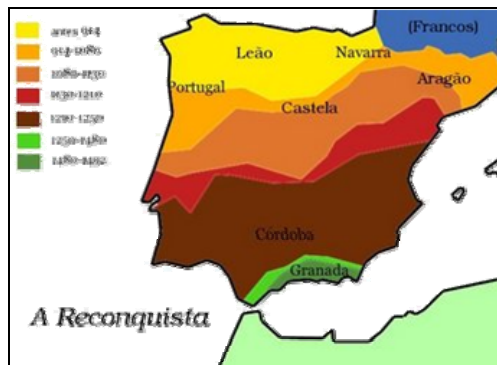
REPERES HISTORIQUES

L'ESPAGNE DU XVI^{ème} & DU XVII^{ème} SIECLE

LA RECONQUISTA

La Reconquista (terme espagnol et portugais pour *Reconquête*) correspond à la conquête des royaumes maures de la péninsule ibérique par les souverains chrétiens. Initiée en 718, elle s'achève le 2 janvier 1492 quand Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille, les « Rois Catholiques » (*Los Reyes Catolicos*), chassent le dernier souverain maure de la Péninsule, Boabdil de Grenade, achevant l'unification de l'essentiel de l'actuelle Espagne — excepté la Navarre, incorporée en 1512.

La nouvelle Espagne se lance aussitôt après dans l'exploration d'un monde nouveau à la suite des expéditions de Christophe Colomb, et elle prend pied solidement dans le sud de l'Italie, à Naples. Charles Quint (1516-1556) et Philippe II (1556-1598) achèvent de faire de l'Espagne la première puissance du monde chrétien. L'autorité des rois d'Espagne s'étend en effet sur une grande partie de l'Europe et en Amérique où des conquistadors audacieux sont venus à bout, en quelques années, de deux empires : Hernan Cortès a battu les Aztèques du Mexique, Pizarro les Incas du Pérou.



LE SIECLE D'OR

À cette époque-là, l'Espagne réussit aussi à se hisser à la première place dans le domaine de la culture. C'est ce qu'on nomme le « siècle d'or » (1580-1680).

Les Français ont beau pester contre l'Espagne impérialiste, ils n'en subissent pas moins le rayonnement « d'un peuple fort, d'un empire immense [...], d'une civilisation plus raffinée que la nôtre » (F. Braudel). Cette influence est surtout sensible sous le règne de Louis XIII. La mode, alors, vient de Madrid : blanc d'Espagne, vermillon d'Espagne, parfums, articles de cuir – gants, bottes, chaussures... ; tout ce que nous sommes habitués maintenant à appeler des articles de Paris, c'est l'Espagne qui les fournit à la France. Il en va de même pour la langue et la littérature. Les hispanismes fleurissent en français comme de nos jours les anglicismes, signe incontestable d'une influence culturelle. Au début du XVII^e siècle, la France se prend d'engouement pour l'espagnol au point que Cervantès peut écrire : « En France, personne, homme ou femme, ne manque d'apprendre le castillan ».

« Les Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples : leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin ; leurs modes, leurs manières de penser et d'écrire subjuguèrent les esprits des Italiens ; et, depuis Charles Quint jusqu'au commencement du règne de Philippe III, l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point. »
(Voltaire, *Essai sur les mœurs*.)

DON QUICHOTTE, LE ROMAN

DIX ANS D'ECRITURE

Cervantès a consacré dix ans de sa vie à l'écriture de *Don Quichotte*. Le roman est construit en deux volumes. Le premier fut publié en 1605 et le second en 1615. En 1614 un faux *Don Quichotte* apparut, signé d'un énigmatique Alonso Fernández de Avellaneda. Pour cette raison, la deuxième partie contient plusieurs références à un imposteur (les historiens soupçonnent Lope de Vega). Cervantès déclare que les premiers chapitres sont tirés des « archives de La Mancha » et le reste fut traduit du mauresque de l'auteur Cide Hamete Benengeli.



LA MODERNITE DU ROMAN :

UNE CRITIQUE DE LA SOCIETE

L'histoire littéraire considère généralement que le chef-d'œuvre de Cervantès, *Don Quichotte*, constitue le premier roman moderne. L'auteur y fait une satire remarquable non seulement des romans de chevalerie du Moyen-Age et du début de la Renaissance, qui connaissent alors un succès considérable, mais également des romans pastoraux et sentimentaux contemporains, également très populaires.

L'ouvrage permet à son auteur, sous le couvert de la farce, d'évoquer la société de l'époque, contrôlée étroitement par l'Eglise, la royauté et la noblesse. Le personnage extravagant de Don Quichotte autorise une liberté d'écriture et une critique dissimulée des mœurs du 16ème siècle.

La force de *Don Quichotte* trouve son origine dans le subtil mélange d'imaginaire, d'ironie et de réalisme. A travers la folie chevaleresque de son héros dérisoire, l'auteur souligne combien l'héroïsme se rattache en fait à un monde disparu – celui de l'univers médiéval – et combien il est devenu inopérant dans le monde actuel, où les valeurs marchandes et le pragmatisme bourgeois s'imposent progressivement.

UN STYLE UNIQUE

Le style unique de Cervantès ne cessa de fasciner tout en échappant systématiquement à la compréhension des exégètes. A travers les siècles, peintres et musiciens, décorateurs et sculpteurs se sont emparés de Don Quichotte avec un appétit apparemment sans borne. Quant à elle, la critique ne s'est jamais lassée de chercher la raison du succès universel, toujours renouvelé, d'une œuvre si profondément enracinée dans un terroir et dans une époque. La réponse à cette énigme est pourtant simple : Don Quichotte emporte inmanquablement l'adhésion grâce à la magie de sa drôlerie, qui donne l'impression du réel dans les détails les plus abracadabrants. Cette source jaillissante se nourrit de tout ce que l'Espagne, alors à l'apogée de sa grandeur, pouvait offrir à un écrivain. On trouve donc dans Don Quichotte non seulement du roman de chevalerie (dont c'est l'achèvement inattendu), mais aussi de la geste pastoral, une dose de nouvelle à l'italienne, quelques zestes de dialogues émaillés de proverbes, plusieurs mesures de théâtre de marionnettes, de savants mélanges de questions politiques, littéraires et philosophiques débattues sous les aspects les plus divers, tandis que les problématiques sociales affleurent mystérieusement. Tout cela se fond pour composer un alliage absolument original, neuf et inoxydable, un sujet d'inépuisable réflexion...

Conçu comme une invective contre les romans de chevalerie, Don Quichotte prit des proportions n'ayant sans doute pas été prévues par son auteur. Toute la société de l'époque de Philippe III s'y reflète. L'attribution ironique du livre à un auteur fictif, Cide Hamete Benengeli, le jugement que les personnages portent sur eux-mêmes après la publication de la première partie de leurs aventures, la perspective du narrateur omniscient, ces points de vues entrelacés composent avec bonheur un ensemble où l'esprit du lecteur lui-même s'égaré et se prend à douter, à la manière même de Don Quichotte, de la réalité ou de l'illusion. Parodie, satire, critique, humour se confondent dans ces aventures burlesques ou tragiques. Mais c'est l'esprit de bonté et l'amour de la justice qui, malgré leurs outrances et en dépit de leur apparence ridicule, animent la geste héroïque du Chevalier à la Triste Figure. Chaque époque a lu ce livre à sa façon, d'abord sensible à sa drôlerie cocasse, puis à son idéal et ses désillusions, enfin à ses dimensions allégoriques et métaphysiques. dont les significations semblent infinies...

Bertrand Rougier



Couverture de la première édition en 1605